

# Le projet Kenyan d'Olivier Vanden Eynde

"Je serais fier si je parviens à  
devenir riche grâce à cette  
réalisation."





**SANS FRONTIÈRES**  
VISITER DES BELGES  
INFLUENTS À  
L'ÉTRANGER

# Olivier Vanden Eynde

## *Entrepreneur Social à Mombasa*



Dans la ville portuaire torride, pauvre et chaotique de Mombasa, Olivier Vanden Eynde, ancien consultant de Deloitte, a créé une entreprise tech-business durable. “Si vous venez ici en pensant je vais vous montrer comment faire vous foncerez la tête la première dans le mur.”

'Je serais fier si je pouvais devenir riche grâce à ça.'

## SOFIE VANLOMMEL

Des nuages sombres traversent le ciel, poussés par le vent, lourds de gouttes de pluie. C'est la saison des pluies à Mombasa, au Kenya, ou comme on dit ici : quatre saisons en un jour. Bientôt, un soleil de plomb brillera à nouveau sous un ciel bleu azur ou un orage tropical pourrait éclater. Au cœur de la vieille ville, un agent de sécurité armé actionne le levier qui donne accès au centre commercial Ratna. Autrefois, c'était un centre commercial très animé, le premier de Mombasa. Aujourd'hui, la classe moyenne commerçante préfère se rendre dans les palais de miroirs que les Chinois construisent dans les quartiers plus modernes. Sur le parking, il y a une boutique de tissus colorés ; la vendeuse est accroupie et attend les clients. Le gérant de la fromagerie ("mozzarella, parmesan, cheddar") brosse la poussière devant son comptoir réfrigéré. Il reste une poissonnerie et un boucher.

Le seul où vous pouvez acheter de l'américain qui ne vous rend pas malade", s'amuse Olivier Vanden Eynde. Avec ses épaules de rugbyman et sa chemise bleu foncé, il semble s'être échappé des tribunes d'un club de hockey d'une commune de la périphérie verte flamande. Mais sur ses poignets, il porte le noir, le rouge et le vert du Kenya, sa seconde patrie, et le swahili s'est glissé dans sa langue.

Vanden Eynde est le fondateur, copropriétaire et PDG de Close the Gap, une plateforme d'innovation, de technologie et d'entrepreneuriat. Il y a trois ans, il a quitté son emploi chez Deloitte pour se consacrer entièrement au Kenya. Durant douze ans, il a travaillé à mi-temps comme consultant, consacrant l'autre moitié de son temps à Close the Gap. Il a construit un centre de reconditionnement à Malines, où les ordinateurs portables et les ordinateurs hors d'usage sont remis en état pour le marché de l'occasion et expédiés en Afrique. Pendant des années, il a hésité entre le conseil et l'entrepreneuriat. Il appelle cette décision "ma crise de la quarantaine". À un moment, je numérisais des agriculteurs dans la campagne kenyane, le moment suivant, je devais vendre quelque chose à une banque dans un costume sur mesure".

En plus de l'asbl, il a créé une véritable entreprise. Il a trouvé des partenaires commerciaux en la personne de Dominiek Dumoulin, fondateur de la multinationale United Pet Food, basée à Courtrai, et de son épouse Griet Meganck. Ils ont investi 2,5 millions d'euros dans l'entreprise. Le gouvernement néerlandais, la Fondation Roi Baudouin et d'autres partenaires ont mis 2,2 millions supplémentaires sur la table. Sa femme Debbie Thys a quitté son emploi à la fédération technologique Agoria pour rejoindre

l'équipe de Close the Gap. La famille a déménagé à Mombasa en 2019. "J'ai vu pas mal de gens dans le monde de l'entreprise qui n'ont commencé à faire ce qu'ils aimaient vraiment qu'après avoir pris leur retraite. Je ne voulais pas attendre d'avoir 50 ans."

Mombasa est la porte d'entrée de l'Afrique de l'Est. Cet important port dessert une région de 6 millions de personnes dans une zone qui s'étend de la Tanzanie à la Somalie. La région, qui vit principalement de l'agriculture et du tourisme, a été ravagée par une sécheresse historique et une crise alimentaire provoquée par la guerre russe. Le tourisme ne s'est pas encore remis de la crise du Covid. Au Soudan voisin, les islamistes d'Al Shabaab sont actifs. Par le passé, le groupe terroriste a mené des attaques dans plusieurs endroits du Kenya, la plus meurtrière en 2013 dans un centre commercial de la capitale Nairobi.

---

Qu'est-ce qui pousse une famille à quitter son confortable appartement d'Uccle pour repartir presque de zéro dans un endroit torride, chaotique et assez pauvre ? J'ai toujours cru au pouvoir des entreprises, aux bénéfiques à réinvestir, à l'autosuffisance", déclare Vanden Eynde. Je veux prouver que cela peut aussi être fait ici de manière durable, responsable et avec un impact positif.

Les petites entreprises qui ont émergé de son incubateur ces dernières années en sont la preuve, qu'il s'agisse d'un congélateur mobile à panneaux solaires qui conserve les poissons des pêcheurs locaux, d'un système d'épargne numérique qui permet aux chauffeurs de taxi et d'Uber locaux de devenir propriétaires de leur voiture ou d'un groupe de médias qui diffuse les histoires enrichissantes de la région côtière par le biais de podcasts, d'un site web et d'une radio en direct.

La région est pauvre, reconnaît-il, et il y a des problèmes. Mais il y a aussi un énorme dynamisme. Nous pouvons toujours être pionnier ici. Les métropoles africaines - Nairobi, Johannesburg, Lagos, Kigali et Kampala - attirent automatiquement l'argent et le talent. Les salaires à Nairobi sont deux à trois fois plus élevés qu'ici. Ceux qui ont étudié partent souvent. Nous essayons d'empêcher cette perte de talents.

Nous sommes assis dans l'une des salles de réunion de l'organisation. Sous les arcades de style mauresque - Mombasa a été exposée aux influences arabes pendant des siècles en raison de sa participation à la traite des esclaves - son organisation gère une pépinière d'entreprises, un café, un espace de coworking, un fab lab où enfants et adultes peuvent apprendre à coder et à imprimer en 3D, ainsi qu'un centre de formation. En plus du café, des ordinateurs, des portables, des tablettes et des moniteurs d'occasion sont proposés à la vente à bas prix.

En termes de look, le bureau n'a rien à envier à ses homologues occidentaux : ampoules design au plafond, chaises confortables, sansevierias dans des pots de fleurs et citations inspirantes au mur ("Travaillez dur", "Donnez le meilleur de vous-même"). La différence ? Les casiers disponibles servent également de boîte postale pour les membres sans adresse fixe. Les coupures de courant font parfois vaciller les lumières du café et l'internet ne fonctionne pas. Et les garçons et les filles qui font des affaires ici ne le font pas avec l'argent de papa et maman, mais parce que l'alternative est le chômage ou la grande pauvreté.

"Ce sont des survivants", dit Vanden Eynde. Ils ont en fait les motifs les plus purs pour faire des affaires. Non pas parce que c'est à la mode ou en raison d'un certain style de vie, comme on en a parfois l'impression en Europe. Il n'y a pas de système de sécurité ici, pas d'État pour les aider. Ils font des affaires pour gagner leur vie. Les parents poussent leurs enfants à venir ici. Il y a une énorme envie d'aller de l'avant.

Olivier Vanden Eynde a grandi à Tervuren dans une famille de six enfants. Ses parents, tous deux nés au Congo, travaillaient ensemble dans le cabinet vétérinaire de son père. La maison était remplie d'ordinateurs, que les enfants bricolaient eux-mêmes, encouragés par un ami de la famille qui avait fait carrière dans les TIC.

Son père recevait régulièrement la visite d'étudiants vétérinaires africains, souvent accompagnés de leurs jeunes familles. À la maison, c'était l'endroit idéal. Que vous prépariez une marmite de spaghetti pour 10 ou 20 personnes, cela ne fait pas grande différence. Et les enfants étaient logés dans nos chambres. Il partageait sa chambre avec un jeune Rwandais, Charles. Ensemble, ils ont regardé le globe lumineux sur sa table de chevet.



Charles a été choqué quand il a vu que certains des pays sur mon globe avaient l'air complètement différents. Il a dû apprendre dans des manuels scolaires mis au placard : ils parlaient encore de la Tchécoslovaquie et de l'Union soviétique. Ce manque d'information m'a toujours marqué. Et l'idée que je voulais faire quelque chose à ce sujet.

Il a choisi le cours Ingénieur commercial à la Solvay School of Management de la VUB parce que l'esprit d'entreprise y était une matière. J'ai une relation amour-haine avec les manuels scolaires ; je ne tiendrais pas cinq ans assis seul derrière un bureau. Avec le soutien de la banque Nagelmackers, la mini-entreprise Close the Gap est née. Le puzzle s'est assemblé assez rapidement : le contact avec les étudiants africains, le bricolage informatique et l'envie de faire des affaires - de préférence avec impact social, bien que cela ne s'appelle pas encore ainsi à l'époque.

Après ses études, il s'est néanmoins engagé auprès du consultant Deloitte. "Mon père avait encore cinq enfants à charge, je voulais être indépendant financièrement". Il était un outsider avec son contrat à mi-temps. À l'époque, ce n'était que pour les assistants de direction, ou pour être honnête, les femmes.

Pendant ce temps, Close the Gap a continué à se développer, passant de trois à dix personnes et d'un demi-million d'euros de chiffre d'affaires à 2 millions. Il est reçu par le roi et les grands noms du commerce et de l'industrie belges se retrouvent rapidement dans son asbl. Le regretté archevêque Desmond Tutu est devenu un ami personnel et un conseiller de l'organisation.

Barack Obama, le président américain d'origine kenyane, est venu nous rendre visite. Tutu, qui a célébré son mariage et baptisé son fils, reste une source d'inspiration, dit-il. L'Ubuntu - souvent traduit par "Je suis grâce à toi" - est devenu mon fil conducteur dans mes relations avec les gens. En Afrique, on me le rappelle constamment. On ne réalise quelque chose qu'à travers les autres.



Sous une pluie battante le Toyota Landcruiser blanc se fraye un chemin à travers la circulation: charrettes à bras chargées sur le toit, taxis-motos conduits par des conducteurs sans casque mais portant un gilet jaune, chèvres en liberté, conteneurs tirés par des tracteurs et vendeurs ambulants proposant un seul produit (serviettes de bain, bananes, lunettes de soleil). Nous sommes en route vers le centre de rénovation situé dans la zone industrielle de la ville, où les conteneurs d'appareils d'occasion arrivent par camion.

La circulation à Mombasa est assez chaotique et la saison des pluies y rajoute encore une couche. C'est ce qu'on appelle le "massage kenyan", s'amuse Vanden Eynde en tremblant, alors que le conducteur évite un trou béant dans la route. Au même moment, il tente d'effectuer un paiement urgent avec son application KBC, mais il n'obtient aucune connexion.

Quand il pleut, vous avez des problèmes. Il y aura un conteneur sous l'eau quelque part.

Une fois, après trois heures passées dans un embouteillage, il a exprimé sa frustration à la voiture blindée qui était garée à côté de lui. Le passager, un haut fonctionnaire du gouvernement, lisait tranquillement un livre. Regarde le bon côté des choses", dit l'homme. "Je lis quatre livres par semaine.

Cela s'est avéré être une leçon importante. Le trafic est un chaos, l'internet est un chaos. J'essaie de ne pas contrôler ce que je ne peux pas contrôler. Si vous venez ici en pensant "Je vais vous montrer comment faire, avec tout mon bagage et mon expérience", vous allez droit dans le mur.

Il est rentré dans le mur ? Bien sûr. Pendant la rénovation de notre centre, les ouvriers du bâtiment sont arrivés sans chaussures. Nous travaillons selon des normes de sécurité strictes, nous leur avons donc donné des chaussures de sécurité. Ils les ont vendues le jour suivant. C'était une erreur de débutant. Un entrepreneur indien expérimenté m'a dit après coup : "Vous prêtez des chaussures aux ouvriers du bâtiment tous les jours, vous mettez un numéro dessus et le soir, vous leur demandez de les restituer".

Il reconnaît que les premiers mois ont été difficiles. Soudain, il est redevenu un débutant. Je suis arrivé ici bien armé, avec un beau capital et un plan solide. Mais j'ai dû faire face à des rénovations prolongées, à un "propriétaire" difficile et à des douanes qui ont arrêté les conteneurs.

Sans un dollar de chiffre d'affaires, nous brûlions 80 000 dollars par mois. Même quelques millions peuvent s'envoler rapidement si vous ne maîtrisez pas rapidement votre chiffre d'affaires. Et je suis une personne qui aime faire plaisir, je veux montrer à mes investisseurs ce que je peux faire. À un moment donné, j'avais du mal à gérer ce tsunami de défis et je ne dormais plus très bien".

Il donne quelques autres exemples : Pour les importations, il y a une différence entre un téléphone et un ordinateur portable, et entre une télévision et un écran. Vous avez également des "avocats ambulants" qui encouragent les gens à porter plainte lorsqu'ils sont licenciés. J'ai entendu ces histoires, de nombreuses multinationales sont parties d'ici en pleurant. Et en tant qu'entrepreneur étranger, vous avez une composante supplémentaire : vous êtes rapidement considéré comme un homme riche et disposant de ressources infinies".

C'est quelqu'un qui aime évaluer les risques à l'avance, anticiper. "Mais je me suis retrouvé dans un labyrinthe dont je ne trouvais pas la sortie. À un moment donné, je me sentais plus comme un réparateur que comme un entrepreneur. Ensuite, j'ai eu beaucoup de soutien de la part de mon investisseur, Dominiek Dumoulin. Seule l'idée que tous les débuts sont difficiles me permettait de m'endormir."

Comment travailler en tant qu'entrepreneur dans un pays qui se classe au 128e rang (sur 180 pays) de l'échelle mondiale de la corruption ? C'est simple : vous n'êtes pas d'accord. Vous gardez le dos droit. Heureusement, nous pouvons nous entourer des meilleurs conseillers. C'est notre tampon. En prenant le bon chemin, vous privez les gens de la possibilité de manger avec vous, comme on dit ici. Cela signifie que les contrôles sont parfois plus lents, plus rudes ou plus minutieux".

Il invite de nombreuses personnes dans son hub et leur montre les réalisations. S'ils savent que vous travaillez pour et avec la communauté, ils sont plus susceptibles de vous laisser tranquille. Nous vivons également dans la communauté ici, et non dans un club fermé d'expatriés. La responsable du bureau est notre ancienne femme de ménage, nous avons vu en elle le talent d'organiser et de recevoir.

Notre fils Alexander va à l'école internationale, mais à part une fille néerlandaise, il est le seul élève blanc. Ils nous connaissent ici.



Nous sommes arrivés à notre destination. Il donne au chauffeur, qui a traversé la pluie battante spécialement pour nous, un petit extra. Asante sana, merci. Il considère également les pourboires comme une arme contre la corruption, dit-il. Il y a une différence entre donner de l'argent pour que quelque chose se produise et donner un pourboire en guise d'appréciation parce que quelqu'un a fait quelque chose pour vous. Quelqu'un qui aide, quelqu'un qui donne en retour, je lui donne quelque chose. Cela ne vous fait pas manger un sandwich de moins et vous créez de la loyauté. Seul le soleil se lève pour rien. J'ai appris cela chez Deloitte : si vous appelez un conseiller, vous recevez une facture à la fin du mois : une conversation de 15 minutes avec un avocat. Pourquoi serait-il différent ici pour quelqu'un qui vit dans un environnement beaucoup plus complexe ?

Il paie le chauffeur avec M-Pesa, le moyen de paiement mobile africain qui envoie de l'argent entre des numéros de téléphone mobile. Je paie simplement via ma liste de contacts. Cela ne serait pas possible en Belgique en raison de la législation sur la protection de la vie privée. En termes d'innovation, il est souvent possible d'en faire plus, et plus vite.

Le Kenya compte plus d'abonnements mobiles que d'habitants et une grande partie des paiements sont effectués par téléphone mobile. Mais l'accès à l'internet est limité : moins de 2 % des familles disposent d'une connexion à large bande, à peine une sur cinq a accès à l'internet. Les appareils tels que les ordinateurs portables, les tablettes et les ordinateurs sont difficiles à trouver. Le marché de l'occasion n'est pas très fiable et les produits électroniques importés sont extrêmement chers.

Vanden Eynde comble cette lacune avec son centre de reconditionnement à Mombasa. Il achète aux entreprises des ordinateurs, des tablettes, des téléphones portables et des écrans mis au rebut. Ils sont inspectés, réparés et préparés pour la vente par un personnel local qualifié. Cela va de la suppression en toute sécurité des données sensibles selon les normes GDPR les plus strictes au déchetage des matériaux inutilisables pour le recyclage. Il s'agit d'un travail de pionnier sur un continent où une grande partie des déchets électroniques - provenant souvent de l'Occident - finissent dans des décharges.

La majeure partie du matériel vient toujours d'Europe par conteneur via le centre de reconditionnement de Malines. Mais cela change progressivement. Nous venons de conclure les premiers contrats avec des multinationales qui sont également actives au Kenya. Ce qui est absurde, c'est qu'ils envoient leurs appareils en Europe, ou que des consultants soient envoyés par avion pour retirer leurs données. Nous essayons de mettre un pied dans ce marché en faisant comprendre que cela n'a aucun sens écologique ou économique et que nous respectons aussi les normes de qualité les plus élevées.

La remise à neuf est le moteur de rentabilité de Close the Gap. Le centre de Mombasa génère 1,3 million d'euros de chiffre d'affaires et plus de 300.000 euros de bénéfices. Il emploie 50 personnes. Ils traitent environ 30 000 dispositifs par an, mais ils peuvent en traiter jusqu'à 150.000. Théoriquement, la demande est sans fin; 30 millions de jeunes vivent dans la grande région. Si le pouvoir d'achat suit, des centres de formation et des accélérateurs comme les nôtres sont nécessaires. Et nous avons l'avantage commercial - un désavantage pour les locaux - qu'ils peuvent difficilement se procurer de l'électronique localement".



Peut-il s'enrichir ici ? Pour la première fois, Vanden Eynde cherche ses mots. Il réfléchit. Si on peut s'enrichir avec ces réalisations ça, alors je serais fier. Parce que cela signifie que le modèle fonctionne. Mais les incubateurs sont rarement rentables, ils servent surtout à injecter du sang neuf dans l'économie. 85 % des start-ups ne survivent pas à la phase de démarrage, seules quelques-unes pourraient devenir le prochain M-Pesa. Ce serait formidable si nous lançons l'une de ces futures entreprises statistiquement viables alors que personne n'en voyait l'opportunité. Mais pour devenir riche, il vaut mieux aller à Johannesburg, Kigali ou Nairobi. Ou aux États-Unis : l'entrepreneuriat féminin" y suscite une telle attention que de nombreuses jeunes femmes se rendent à New York, Atlanta et dans la Silicon Valley. Nous voulons vraiment faire la différence ici. Mais nous ne savons pas si nous allons réussir, c'est la réponse honnête.

Comment voit-il l'évolution de son propre rôle ? Close the Gap a produit 100 nouveaux entrepreneurs et pris des participations dans une douzaine d'entreprises. Mais les personnes qui sont aux commandes et qui détiennent les capitaux sont blanches et belges. Au Kenya, les critiques proviennent généralement de la diaspora, ou de l'élite formée à l'étranger. Ici, la plupart des gens n'en perdent pas le sommeil. Mais c'est un point valable auquel je pense souvent. On voit Google et d'autres grands fonds opérant ici exiger que les fonds ne soient attribués qu'à des "fondateurs noirs africains", qui résident dans le pays depuis au moins trois générations. Pour éviter que des Kényans d'Atlanta ou de Paris ne viennent ici pour collecter de l'argent, ou que des Kényans blancs ne le fassent - ils trouvent eux-mêmes leur chemin".

Je pense - mais je dois encore en discuter avec Dominiek Dumoulin - que nous devons faire de l'un des nôtres un coactionnaire dans un avenir assez proche, afin que nous ne soyons pas une "société à capitaux entièrement étrangers". Un entrepreneur, de préférence une femme, qui a fait ses preuves et qui connaît bien la région. Je me vois plutôt comme le moteur qui met en place le cadre".

Nous n'allons pas passer notre retraite ici. A un moment donné, ma femme Debbie et moi allons passer à autre chose. En dehors de la saison des pluies, il est très fatigant de vivre ici à cause de l'énorme chaleur. Tu vis essentiellement dans l'air conditionné.

Les grandes lignes d'un plan plus vaste sont déjà en place, dit-il, et quatre hubs pourraient voir le jour : Mombasa, Congo, Kampala et Johannesburg. Avec un PDG africain dans chaque pays qui devient actionnaire. Notre rôle doit être d'accompagner la transition.









## Olivier Vanden Eynde (42)

Fondateur et copropriétaire de Close the Gap, une entreprise sociale ayant des ateliers à Malines et à Mombasa, au Kenya. Close the Gap récupère le matériel d'occasion des entreprises et le remet sur le marché. La succursale de Malines, qui emploie 30 personnes, est rentable et réalise un chiffre d'affaires de près de 5 millions d'euros. À Mombasa, 50 personnes sont employées et le chiffre d'affaires s'élève à 1,3 million. Ce site réalise aussi des bénéfices. Vanden Eynde gère également un centre d'innovation dans le centre de Mombasa, avec un fablab, le coaching de jeunes entrepreneurs et la formation de compétences professionnelles et en TIC.

En collaboration avec l'asbl Digital for Youth, il a déjà fourni 20.000 ordinateurs portables à des enfants en Belgique qui grandissent dans des familles ayant un accès limité aux TIC. Durant la pandémie, son organisation a été sollicitée par les ministres de l'éducation de notre pays pour fournir des ordinateurs portables aux écoles.

Il a fait des études d'ingénieur commercial à Solvay Management School (VUB) et a obtenu un master en finance d'entreprise à la Vlerick Business School. Il a travaillé pour Deloitte pendant 12 ans. En 2021, il a reçu le titre de baron de la famille royale belge.

Il vit avec sa femme Debbie et leurs deux fils Alexander (6 ans) et Victor (4 mois) à Mombasa.



L'Ubuntu - souvent traduit par "Je suis grâce à toi" - est devenu mon fil conducteur dans mes relations avec les gens. En Afrique, on me le rappelle constamment.



## **LES ADRESSES D'OLIVIER VANDEN EYNDE À MOMBASA**

### **Quelle est une spécialité locale recommandée ?**

La boisson dawa. Elle contient du gingembre, du miel et du citron vert. Il se boit chaud ou froid. Pendant la saison des pluies, de nombreux Kenyans en boivent pour éviter de tomber malade. Dawa signifie "puissant". Vous pouvez aussi le commander en cocktail, avec de la vodka et de la citronnelle en plus.

### **Où aimez-vous manger ?**

Les restaurants gastronomiques sont rares ici. Mon endroit préféré est Monsoons, tenu par un ancien para italien et sa femme kenyane sur la plage. Vous avez une vue sur des ruines historiques, vous mangez les pieds dans le sable et vous pouvez vous baigner dans la mer entre les plats. Les pêcheurs apportent leurs produits de la mer directement au restaurant. Mombasa faisait partie du triangle de la traite des esclaves, la présence indienne y est séculaire. Cela se reflète également dans la cuisine : épicée, avec beaucoup de fruits frais et de noix de coco.

### **Où allez-vous pour un week-end ?**

Le safari fait partie intégrante de la culture kenyane. La plupart des touristes se rendent au Masai Mara, dans l'ouest du pays. Mais le plus grand parc national du Kenya, Tsavo, est à moins de deux heures de Mombasa. Vous pouvez vous y rendre avec votre propre voiture. Il y a des lodges où l'on peut séjourner, allant du luxueux au routard. Tsavo est surtout connu pour ses éléphants, on en compte environ 12.000.

### **Où faites-vous de la musculation ?**

En dehors de la saison des pluies, qui dure trois mois, Mombasa a une humidité d'environ 90 degrés et des températures élevées. Vous faites du sport ici dans un gymnase climatisé. J'aime aussi nager dans la piscine d'un hôtel près de mon appartement.

### **Quelle musique écoutez-vous ?**

J'ai appris à connaître et à apprécier la culture islamique ici. Je pense que nous, Occidentaux, avons une vision déformée à cause des Abdeslams de ce monde. Près de notre bureau et de mon appartement, il y a quelques mosquées. Je trouve les appels à la prière apaisants, même si je ne les comprends pas".

### **Que devons-nous visiter à Mombasa ?**

Le Fort Jesus est une forteresse du XVIe siècle construite par le roi Philippe du Portugal. Il s'agit d'un patrimoine national et il est reconnu par l'Unesco. Vous pouvez visiter le musée, mais il est particulièrement agréable de regarder le spectacle de lumières la nuit. Je peux le faire depuis la terrasse de mon appartement. Le point culminant est le feu d'artifice de Diwali, la fête indienne des lumières.

Mais on y célèbre aussi Noël et la fête du Sacrifice. Mombasa est un melting-pot de cultures, qui cohabitent facilement. Dans une piscine, on peut voir des touristes en string à côté de filles en burkinis".

### **Quel est le meilleur moyen de découvrir Mombasa ?**

Les Kényans prennent l'eau dans des Dhows, les voiliers traditionnels plats. Vous pouvez naviguer dans la crique au coucher du soleil avec des collations et des boissons. Vous obtenez une vue fantastique de la ville avec toutes ses lumières et son activité.